

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 SEPTEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Poésie : L'enfant à l'hirondelle, par L.-J. Doucet.—Au bord de la mer, par F. Lionais.—Petite fantaisie littéraire, par R. Sainte-Foye.—La Bermudienne, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : S'aiment-elles, par Chs de Bussy.—Nouvelle : Une complainte, par Ls Fréchette.—Les délégués à la convention de l'Alliance Nationale, par E.-Z. M...—Histoire naturelle : Le menura ou queue en lyre.—Poésie : Saint-Eustache, par Osw. Mayrand.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Légende Serbe.—Les athlètes, par L. Marin.—Poésie : Sur la Plage, par L. Verner.—Episode de 1837-38, par Varennes.—Les reproches, par F. Picard.—Bibliographie.—La mode.—Amusements.—Gravure-devinette.—Feuilleton.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.

GRAVURES : Les reproches.—Portraits des délégués à la convention de l'Alliance Nationale, à Montréal.—Scènes des courses de yachts sur le lac Saint-Louis, près Montréal.—La guerre hispano-américaine : La reddition de Santiago.—Gravure de mode.—Femme nouvelle (comique).—Devinette.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-ONZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-onzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, 3 SEPTEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Nous avons eu la bonne fortune ces jours-ci de voir en nos bureaux les deux Français dont tout Montréal s'est occupé cette semaine : M. Antoine Lassus, de la maison Hachette et Cie, à Paris ; et M. Brouard, journaliste de Paris également.

M. Antoine Lassus est un voyageur émérite ; c'est un érudit et un homme de grande distinction. Il arrivait du Japon. Son voyage est plutôt un voyage

d'études, devant servir à étendre le cercle d'opérations de la Maison Hachette et Cie, connue déjà dans toutes les parties du monde. Les bonnes relations existant entre LE MONDE ILLUSTRÉ et la Maison Hachette ne pourront que gagner à la suite de nos entretiens.

M. Brouard, marcheur infatigable, a fait le pari de se rendre au Klondyke et d'en revenir à pied, gagnant en route, par son pinceau ou par ses écrits, de quoi subsister jusqu'à sa rentrée en France.

La semaine prochaine, nous aurons les photographies de ces deux messieurs : nous parlerons de chacun plus au long.

Voici les vacances finies, les jeunes gens et les jeunes personnes vont réintégrer collèges et pensionnats.

Avant les vacances, nous avons prié nos jeunes d'être prudents, de ne point s'exposer sur le fleuve, les rivières ou les lacs ; nous leur avons dit les angoisses de leurs bons parents connaissant la témérité, la folle imprudence de la jeunesse : hélas ! ces avis dictés par l'affection n'ont servi de rien ! Le deuil s'est abattu sur bien des familles, les accidents ont été plutôt plus nombreux durant ces vacances que durant celles des années précédentes.

Au moment des vacances, ce serait un devoir pour tous les journaux, surtout les quoditiens, de répéter le cri d'alarme.

Il reste à la jeunesse un autre devoir très impérieux : c'est de penser aux morts et de les recommander à la divine Miséricorde.

Un confrère quoditien nous a reproché, assez vivement, d'avoir donné, dans notre numéro 739 daté du 2 juillet courant, une page empruntée à un livre écrit par un vrai canadien, M. l'abbé Victor-A. Huard, le digne supérieur du séminaire de Chicoutimi, mais de n'avoir pas dit où nous avions pris cette page.

Nous avouons humblement notre... crime, mais invoquons les circonstances atténuantes (éternuantes, écrivait Calino). Un feuillet, resté sur un bureau quelconque, portait toutes les indications voulues. J'ose implorer le pardon de l'auteur, et suis sûr qu'il me l'accordera.

Cette page a été empruntée à son superbe livre *Labrador et Anticosti*, en vente chez lui-même et dans toutes les librairies de la province.

Ce livre a valu à l'auteur des comptes-rendus extrêmement élogieux, même de grands savants de France.

J'ai même eu un doux moment de plaisir en lisant un de ces comptes-rendus : le savant auteur ne m'en voudra pas de dire ce qui motiva cette intime jouissance.

Un lettré, oh ! mais un bon, un fin, un bien érudite — ce n'est pas peu dire — avait fait éloge sur éloge. Ce Canadien, en somme, écrivait le français bien mieux qu'un... *sauvage*, et certes, aussi bien qu'un Français de France.

Fort bien jusque-là.

Mais n'est-il pas vrai que *in cauda venenum* ? — Vous voyez, chers lecteurs, qu'on sait même quelques mots de latin, sur les bords incultes du sauvage Saint-Laurent !

Oyez, à présent :

« Il y a bien une profusion d'évêques, de premières communions, de confirmations : à Paris, nous ne sommes pas habitués à cela. Mais en somme, c'est un beau livre, bien fait, nécessaire absolument à ceux qui veulent connaître le Canada. »

Je vous cite le sens de cette fin de compte-rendu, n'ayant pas l'original (au propre ni au figuré) sous la main.

Fasse le ciel que notre admiration pour l'auteur de ce livre superbe, écrit avec tant de verve et en un style si agréable, répare le tort causé par l'omission de son nom en notre article du 2 juillet ; lui fasse vendre une quantité énorme de ce livre que toute famille canadienne devrait posséder ; et ne soit point travestie au point d'être dénommée, quelque part ou ailleurs, admiration mutuelle ! Vous avouerez avec nous, chers lecteurs, qu'une admiration mutuelle sa-

chant parler franc, sans souci de plaire ou déplaire, c'est un vrai comble !

Qu'on le comble !

La Poste m'a apporté, de Paris, un charmant volume, papier de luxe, impression superbe, illustrations de maître.

Le titre de ce gracieux écrivain, c'est : *Les Sonnets de Pimodan*.

Le poète qui veut bien se souvenir de moi et m'envoyer son beau livre — un de mes plus précieux souvenirs —, c'est celui-là même que sa noble et sainte mère, apprenant la mort de son vaillant époux, élevait vers le ciel en lui disant : « Toi aussi, mon fils, tu seras soldat du Pape ! »

Il avait deux ans à cette époque, notre écrivain distingué, l'actuel marquis de Pimodan, duc de Rarécourt.

Il y a deux manières de combattre pour le Pape : par l'épée, par la plume. Le fils de notre bien-aimé général n'a pu offrir son bras, son sang au Pontife de Rome. Il lui donne son intelligence. La plume peut vaincre l'épée : c'est sa supériorité.

Je ne puis mieux faire, en remerciant du fond de mon âme mon noble confrère, que de reproduire ici un de ses sonnets :

LA CATHÉDRALE

Vers le ciel d'un bieu gris, dans le vol des autours
Jetant à la frontière une voix sépulcrale,
Dénudée, immense et sombre, la Cathédrale
Lève comme deux bras gigantesques ses tours.

Elle est triste et glacée ; et veuve pour toujours,
Belle encore, gardant sa couronne murale,
Sous le vent éternel qui l'enlace en spirale,
La vieille église songe à ses vieilles amours !

Nulle n'était aussi noble de Reims à Spire ;
Elle avait des prélats, comtes, princes de l'empire,
Primats se couronnant par la grâce de Dieu...

Elle avait des soldats suivant ses archiprêtres,
Des prévôts de bataille... Et, seul dans le saint lieu,
Mon pied s'arrête au sol où dorment mes ancêtres.

Voilà une des perles de l'écrin : *Les Sonnets de Pimodan*.

Cette gracieuse poésie montre que M. le marquis de Pimodan aime son Dieu, ses parents, sa patrie, et ces monuments de pierre disant la foi, le dévouement de nos ancêtres. Pour être poète, il faut avoir du cœur — et vous voyez qu'il en a !

Un de nos savants collaborateurs, M. Adjutor Rivard, avocat, professeur agrégé d'élocution à la Faculté des Arts de l'Université Laval de Québec, nous a fait la gracieuseté de nous adresser un joli volume intitulé : *L'art de dire*.

Nous ne pourrions mieux en donner une idée, qu'en publiant ces quelques lignes de l'auteur lui-même :

Nous ne prétendons pas introduire un nouveau système. Des ouvrages que nous avons eu l'occasion d'étudier, nous avons extrait des éléments, une théorie généralement acceptée par tous ceux qui en ont écrit et qui font autorité. Nous avons soigneusement recueilli ces règles énoncées çà et là par les auteurs et consacrées par l'expérience ; nous les avons réunies et groupées dans l'ordre qui leur appartient, et après avoir mêlé à cette synthèse quelques observations personnelles, nous nous sommes efforcé de rendre, par des exemples, « l'Art de dire » aussi pratique que possible.

On le voit, c'est un ouvrage précieux pour ceux qui veulent se consacrer à la diction la meilleure, à l'éloquence en sa forme pratique.

M. Rivard collaborait au MONDE ILLUSTRÉ sous le nom de Denis Ruthban.

Il paraît que je me suis bien trompé en attribuant à mon excellent ami, Jean des Erables, les paroles que je lui prête au sujet de la prohibition, dans notre numéro 746 du 20 août dernier : c'est le journal *La Métropole*, d'Anvers, qui a dit cela. Nous rectifions avec le plus grand plaisir.